efforts pour rallier les hommes. Les dragons et les lanciers de la garde, lancés à notre rescousse, viennent augmenter le désordre. Six régiments de cavalerie française et autant de régiments allemands sont entassés, confondus pêle-mêle dans un étroit espace. On entend les cris et les commandements, et aussi des gémissements dans les deux langues. Les morts et les blessés, hommes et chevaux, couvrent déjà la terre. C'est sur des cadavres qu'on galoppe, qu'on se cherche, qu'on se poursuit, qu'on se bat, qu'on se tue.

Au milieu de cette mêlée, j'aperçois le général qui, tout à l'heure, au premier rang, nous avait si bravement entraînés à la charge, démonté, courant à pied, brandissant son épée, blessé à la tête, la figure rouge de sang. Des cavaliers ennemis le poursuivent. Il va être atteint. Un officier de hussards prussiens—dolman vert, tresses jaunes et noires, à peu près l'uniforme de notre régiment des guides—pique droit sur le général d'une course effrénée. Il va l'atteindre. Non ; le cheval est emporté, dépasse le but. L'officier prussien, un tout jeune homme, fait pour l'arrêter de vains efforts ; le cheval continue sa course et l'emmène au milieu d'un petit groupe de lanciers de la garde ; il reçoit au passage cinq ou six coups de pointe, dont un en pleine gorge ; il tombe à la renverse sur la croupe, puis glisse, mais une jambe est engagée dans l'étrier. Ainsi accroché par le pied, l'officier est traîné pendant une cinquantaine de mètres ; il se détache enfin du cheval et reste immobile, par terre, sur le dos. L'animal, aussitôt, s'arrête ; un de nos hommes s'approche, le prend par la bride et l'emmène.

Cependant le ralliement sonne de part et d'autre. Les débris de nos hussards, pêle-mêle avec des cavaliers de toutes armes, repassent le ravin. Les chevaux sont exténués, rendus, brisés. On se reforme, non sans peine, sur le plateau opposé. On se compte. On fait l'appel. Le général Legrand a été tué dans la mêlée. Le général Montaigu a disparu. Et un tel? qui l'a vu ? " Moi ! répond un camarade, il est tombé à quatre pas de moi, tué raide d'une balle en pleine poitrine, dès le commencement de l'affaire ; toute la charge lui a passé sur le corps.—Et un tel? —Moi je l'ai vu. Il était emballé par son cheval. Il est prisonnier, s'il n'est pas tué, car il s'en allait droit vers les dragons hanovriens."

En ce moment arrive épuisé, haletant, les yeux hagards, tout couvert de sang, sur un cheval à moitié fourbu, un adjutant. Ses vêtements en lambeaux et son sabre en tire-bouchon témoignent éloquemment des combats corps à corps qu'il a dû livrer. Il ramène un de nos camarades qui est littéralement haché de coups de sabre : nez enlevé, poignets coupés, etc., etc.

Au loin, nous apercevons la cavalerie prussienne qui se reforme, elle aussi, en désordre, et bien loin du plateau dont elle nous avait disputé la conquête et dont la possession ne restait en définitive ni aux uns ni aux autres, après cette sanglante diversion.

Nous ramassons nos morts et nos blessés sur le plateau de Doncourt. Le premier blessé que je rencontre est un capitaine de dragons. Il a la tête fendue, la cervelle sort et fait bourrelet en dehors du crâne. Il râle dans un buisson d'épines. Ses mains sont affreusement déchirées.

— Sommes-nous vainqueurs ? me dit-il, en soulevant ses paupières alourdies.

Et moi, je ne pouvais lui répondre ni oui ni non, car cette question qu'il m'adressait, nous nous l'adressions tous à nous-mêmes : " Où sommes-nous ? Qu'est-ce que nous avons fait aujourd'hui ? " Voilà les phrases qui étaient sur toutes les lèvres.

Je fais descendre un homme de cheval. Il enlève sa selle, prend sa couverte, l'étend par terre. Sur cette couverture nous plaçons le blessé et nous nous mettons en route. Il souffrait et gémissait horriblement. Cependant, il put me dire quelques mots :

— Je suis marié. J'ai deux enfants. Il y a un petit portefeuille dans la poche de ma veste. Dans ce portefeuille une lettre pour ma femme, avec l'adresse. Je vous recommande cette lettre.

Nous rencontrâmes, par bonheur, un cacolet. On étendit le blessé sur une des sellettes. Il y avait de l'autre côté un mort pour faire contre poids, un tout jeune homme, maréchal des logis aux lanciers de la garde.

Nous restons là une grande heure, visitant les sillons, ramassant les blessés et les morts. Nous remontons sur le plateau et nous retrouvons le régiment, qui opérait un mouvement en arrière. Mauvais signe. On était inquiet, triste.

Neuf heures du soir. Nuit noire. Au loin, très au loin, plusieurs incendies.

Ludovic Halévy.